

tiens. Laissez-moi auparavant, pour la première et la dernière fois, dire toute ma pensée.

—A cette condition, soit, parlez, je vous écoute, répondit le jeune homme avec résignation.

—Mon pauvre enfant, reprit le boucanier, je vous vois avec peine, avec douleur même, vous engager dans une voie funeste. Il suffit qu'un jeune homme rencontre, au début de sa carrière, une femme qui se joue de son amour, pour que tout son avenir en soit troublé. Eh ! bien en mon âme et conscience, Nativa ne vous aime pas. Du reste, entre elle et vous, il y a une barrière infranchissable et qui vous sépare à tout jamais ! . . . Votre regard brille d'orgueil, vous comptez sur votre jeunesse, et votre courage . . . Hélas ! Louis, ce n'est pas votre manque de fortune qui place entre Nativa et vous un abîme ! s'il ne s'agissait que d'un million pour vous rendre heureux, je vous donnerais ce million à l'instant même.

## XIII

Le chevalier, en arrivant devant la porte du modeste appartement qu'il occupait à l'hôtel du *Cheval-Blanc*, frappa plusieurs fois sans obtenir de réponse.

Enfin, il entendit comme le bruit sec produit par un pistolet que l'on armait, puis peu après la voix d'Alain qui criait :

—Qui est là ? Que me veut-on ?

—C'est moi, Alain ! ouvre donc ! répondit le jeune homme.

La clef tourna deux fois dans la serrure, et le Bas-Breton entre-bâillant la porte avec précaution :

—Ah ! c'est bien vous, mon maître ? dit-il : j'avais peur que quelqu'un n'imitât votre voix : ils sont si rusés, ces Français ! . . .

Au moment où Alain tournait la clef dans la serrure pour refermer la porte, un bruit de pas mêlé d'un cliquetis d'armes se fit entendre dans l'escalier, puis presque au même instant un coup violemment frappé à la porte retentit, et une voix grave et impérieuse cria :

—Au nom du roi, ouvrez !

Legoff, de Morvan et Alain se regardèrent avec étonnement.

—C'est d'Aubigné qui veut un second placement, pensa le boucanier.

—C'est Dubois qui se venge, murmura le jeune homme.

—Chevalier, dit vivement Legoff, mais sans rien perdre de son sang-froid et sans que son visage décelât aucune émotion, ordonnez à Alain de se blottir dans la ruelle de votre lit, et de rester immobile comme s'il était mort.

—Tu entends, Alain, dépêche-toi, dit le chevalier à voix basse.

Alain passa aussitôt dans la chambre à coucher ; de nouveaux coups ébranlèrent la porte, et la voix grave et impérieuse répéta de nouveau : " Au nom du roi, ouvrez ! "

Le boucanier obéit.

—Soyez le bienvenu, monsieur ; puisque vous vous annoncez au nom de Sa Majesté, dit-il en saluant un officier qui se présenta. Qu'ordonne le roi ?

—Que vous me rendiez votre épée, et que vous me suiviez, monsieur, répondit l'officier.

—Au moins est-il convenable que vous me montriez en vertu de quel ordre vous agissez, monsieur, répondit tranquillement Legoff, sans cela je me verrai dans la dure nécessité de vous brûler la cervelle.

L'officier, sans paraître attacher la moindre importance à cette menace, présenta deux lettres de cachet ; l'une concernait Legoff, l'autre de Morvan.

Le boucanier se retourna vers de Morvan, et lui adressant la parole en dialecte bas-breton :

—Chevalier, lui dit-il, n'ayez pas l'air étonné de m'entendre parler votre langue, et, toi, Alain, écoute, et surtout retiens bien ce qui va se dire. De ta mémoire dépend notre salut !

Legoff fit alors semblant d'examiner quelques vêtements, puis tout à coup, et comme s'il eût été frappé par une idée subite, il s'avança vers l'officier :

—Monsieur, lui dit-il en lui souriant gracieusement, votre bonne mine m'apprend que vous êtes gentilhomme. Or, comme entre gens de qualité on se doit quelques égards, pouvez-vous m'apprendre quelles sont vos instructions concernant mon ami et moi ?

—De ne pas vous laisser communiquer, ni de vive voix, ni par écrit avec personne, répondit l'officier.

—Et de nous accompagner sans doute jusqu'à notre destination.

—Oui, baron, jusqu'à votre destination.

—Croyez, monsieur, que si une chose est capable d'adoucir à mes yeux la rigueur dont je suis victime, c'est de penser que j'aurai le plaisir et l'honneur de votre compagnie. Mais permettez-moi une question ?

—Faites, baron, répondit l'officier, charmé de la douceur qui montrait son prisonnier qu'on lui avait représenté comme un homme terrible et dangereux au possible.

—On vous a chargé de prendre mon épée, mais non pas, je le suppose, la torsade de perles attachée à sa garde ?

Eh bien ! laissez-moi vous offrir cette torsade en souvenir de la reconnaissance que m'inspire la conduite si pleine de tact et d'amabilité que vous avez tenue à notre endroit.

Pendant que l'officier surpris cherchait une réponse, Legoff détacha le collier de perles et le lui présenta.

—Mais, monsieur, dit l'officier en balbutiant, car il ne comprenait plus rien à la conduite du baron ; mais, monsieur, cet objet me semble être de prix, et je ne puis . . .

—Cette torsade, interrompit Legoff, vaudrait en effet, pour un croquant qui n'hésiterait pas à s'en défaire, une vingtaine de mille livres . . . Pour vous, monsieur, homme bien né qui garderez cet objet comme souvenir, ce collier représente seulement un ajustement . . . Vous ne voudriez pas me faire l'affront de refuser une pareille bagatelle, lorsque, de mon côté, je vous montre tant de soumission . . . Que diable, faisons-nous quelques concessions mutuelles ! Ne vous ai-je pas remis mes pistolets que vous ne me demandiez pas ? . . .

L'officier choisi par Dubois pour opérer l'arrestation de Legoff et de de Morvan était un homme déterminé, résolu, mais de peu de délicatesse. Ses instructions ne comportaient pas qu'il refuserait un objet d'une valeur si énorme pour lui. Aussi ne sut-il pas résister : les mots magiques : de *vingt mille francs*, l'avaient ébloui.

—Je pense, monsieur, continua Legoff, sans lui donner le temps de placer un remerciement, je pense, monsieur, que vos instructions ne s'opposent pas non plus à ce que vous nous appreniez, à monsieur le chevalier et à moi, quel est le lieu ou la forteresse désignée pour notre prison ! . . .

—Mais baron, dit l'officier en hésitant . . .

—Permettez, s'écria Legoff en l'interrompant de nouveau, puisqu'il est bien convenu que nous ne devons communiquer ni de vive voix ni par écrit avec personne, et qu'en outre, nous nous engageons, mon ami et moi, à ne pas essayer d'enfreindre cette défense, il ne peut y avoir aucun inconvénient à ce que nous connaissions la destination qui nous est assignée.

—Au fait, c'est juste, répondit l'officier, effrayé à l'idée qu'un refus de sa part pour-

rait exaspérer le baron Legoff, donner naissance à une querelle et compromettre la possession de cette torsade de vingt mille livres, qui, pour lui, bas-officier, représentait une véritable fortune. Votre observation est juste, baron. Eh bien ! j'ai ordre de vous conduire au fort Saint-Michel.

—Merci mille fois de votre complaisance, dit Legoff. A présent que nous savons où nous allons, nous pouvons composer notre garde-robe en conséquence . . . Dame ! vous comprenez, le climat du Nord et celui du Midi ne se ressemblent pas.

Legoff se retourna vers de Morvan, et affectant un air dégagé, reprit en bas-breton :

—Alain, écoute, et ne perds pas un mot de ce que je vais dire, il s'agit du salut de ton maître ! Une fois que nous serons partis, tu prendras tout l'argent du chevalier, tu t'habilleras en bourgeois, tu achèteras une voiture, et payant chevaux et postillons, au double du prix convenu, tu te rendras, en voyageant nuit et jour, à Brest ; tu demanderas l'armateur Cointo, et tu lui apprendras ce qui m'est arrivé. Retiens bien ce nom de Cointo ! A présent, chevalier, ajouta Legoff, dites à votre serviteur qu'il ait à m'obéir !

Legoff tout en parlant ainsi, avait fait semblant d'examiner plusieurs vêtements ; de Morvan imita son manège, et prenant la parole à son tour :

—Alain, au nom de ton attachement à ma personne, remplis bien exactement les instructions de M. Legoff, dit-il : ne regarde pas à dépenser mon or ; plus tu le prodigueras et mieux cela vaudra. Pars ce soir même. Au revoir !

Legoff et de Morvan déclarèrent alors à l'officier qu'ils étaient prêts à le suivre.

Un carrosse hermétiquement fermé les attendait à la porte de l'hôtel : tous les trois y monterent, et la voiture escortée par une dizaine de cavaliers, partit au galop, laissant la rue de l'Arbre-Sec dans un grand émoi.

Quant à Alain, à peine son maître eut-il suivi l'officier, qu'il sortit de la ruelle du lit où il s'était tenu caché . . .

—Ah ! ma bonne sainte Anne-d'Auray, s'écria-t-il avec ferveur, donnez-moi l'intelligence nécessaire pour accomplir les ordres de M. le chevalier !

Alain, les yeux pleins de larmes, retira alors les neuf mille livres environ en or, qui se trouvaient dans le coffret de son maître.

Toutefois, quelque sincère et profonde que fût la douleur du Bas-Breton, un sourire joyeux passa sur son visage au moment où il mit de côté les trente écus que lui avaient données son maître.

La veille de l'arrestation des deux amis, un capitaine sans emploi avait été demander, à la nuit tombante, l'abbé Dubois, au Palais-Royal.

Ce capitaine, envoyé par d'Aubigné, et qui se nommait de Chavaignac, était parti le soir même en chaise de poste, pour aller prendre possession du commandement du fort Saint-Michel.

(A suivre.)

## APPRENTIE MAGAZINEUSE

*La belle petite mademoiselle X* (entrant dans un magasin de bijoux). — Avez-vous des charrues ?

*Le bijoutier.* — Des charrues ?

*Mademoiselle X.* — Ou bien une herse, ou une faux, ou une pioche.

*Le bijoutier.* — Ecoutez, ma jolie demoiselle ; vous faites erreur. Nous ne tenons pas un magasin pour ces choses-là.

*Mademoiselle X.* — Je le sais bien ; mais c'est maman qui m'a dit que quand on veut voir un magasin sans y acheter, il faut demander ce qu'il n'y a pas.